



Com Tu veux!

La Gazette de la Fondation KASA pour les francophones

N°10

Un jour en avril

Difficile de parler de ce mois d'avril 2015 autrement que comme un mois - et pas seulement quelques jours- consacré aux commémorations du centenaire du génocide des Arméniens. En Arménie comme dans la diaspora, ce centenaire ne se veut pas une fin, mais, bien au contraire, le début d'une nouvelle phase. En témoignent d'ailleurs les nombreuses affiches à travers tout Erevan, sur lesquelles ne figurent pas seulement les noms des célèbres et anonymes tombés en 1915, mais aussi, le terme "veratsenount", c'est à dire renaissance.

1915 est bien évidemment une date d'épouvante pour tout Arménien et pour tous les peuples issus des minorités, chrétiennes mais aussi la minorité des Yezidis, impitoyablement éliminées lors de ce génocide. Et 2015 est bien un devoir de mémoire, conjugée à la demande forte toujours adressée à la Turquie de reconnaître pour ce qu'ils sont les faits. Mais c'est aussi un moment de bilan. Comment se construire aujourd'hui autrement que sur le deuil et la mort? Plus exactement, comment justement faire son deuil surtout lorsque l'on est exposé au pire négationnisme qui soit, celui d'un État, héritier direct de celui qui a exécuté le premier génocide de ce siècle ? Comment, en fait, sortir du statut de victime ?

Les Arméniens, quelle que soit la tragédie du génocide, ne peuvent se limiter à une définition de soi qui ne serait axée que sur la mise à mort et la perte des terres comme de cet immense patrimoine culturel. Ils sont devenus une nation atypique, dotée depuis plus de vingt ans d'un nouvel État indépendant, mais vivant en majorité dans la dispersion, le sens étymologique du terme de diaspora. De cette nation atypique, fracturée, peut et doit naître de nouvelles manières de vivre et de faire vivre cette identité arménienne. Depuis au moins deux générations, la diaspora ne se vit plus comme une fatalité, comme une privation : elle est une structure qui a la spécificité de ne pas être si structurée que cela, et qui développe sans cesse de nouvelles manières de continuer à pouvoir se dire Arménien. La langue a disparu, le plus souvent, dans de nombreuses communautés, les traductions des livres classiques, équivalent de Victor Hugo ou d'Empile Zola, ne sont que peu ou pas traduits, tout un peuple a été déraciné et surtout privé de cet accès direct à sa culture. Reste...tout le reste. L'aide à l'Arménie, à son développement économique est majeure. Aide sociale et humanitaire sans doute, mais aussi, formations professionnelles, éducation, culture, création d'emplois - des perspectives d'avenir : la diaspora est investie depuis au moins le tremblement de terre de Spitak en 1988 de manière très directe en Arménie. Son défi est aujourd'hui de se transformer elle même et en parallèle, de changer aussi son approche de l'Arménie. La pauvreté demeure, mais ce n'est pas d'assistance seule que l'on a besoin ici, mais de développement. D'emplois. De salaires décents. De maisons que l'on pourrait chauffer. D'un système social qui prenne en charge les dépenses de santé. D'un système éducatif débarrassé de ses archaïsmes et en prise sur le monde. De formations pour ceux qui sortant d'un système soviétique, n'ont pas pu s'adapter et restent encore sur le bord de la route. De clubs de sport pour nos enfants. De cours de langues étrangères, mais dans la perspective de gagner sa vie dans le pays, pas d'assimiler un vocabulaire de base en vue de rejoindre les cohortes d'arméniens d'Arménie qui ont déjà migré.

Aucune identité forte ne peut se construire et se reconstruire sur le seul sentiment d'avoir été non seulement un peuple exterminé, mais aussi, un peuple chassé de chez lui. Oui, exterminés, dans la barbarie la plus terrible, les Arméniens l'ont été, ils ont été spoliés de leurs terres, de leurs biens, de leurs espaces culturels et culturels millénaires. Mais ils sont vivants, et la vie ne peut se borner à exiger du mutisme turc qu'il cesse, car si cette exigence fondamentale ne peut être oubliée, elle ne peut définir la vie arménienne. La vie en Arménie, pour difficile qu'elle soit' est porteuse de petits riens qui nous construisent et construisent nos enfants. La solidité de la famille, bien que fissurée par l'émigration hémorragique, tient le coup, comme elle tient en diaspora. Lieu de vie, de développement, elle fait de chaque Arménien un morceau de l'histoire, de chaque enfant une belle promesse, une victoire même, une revanche aussi. Les Arméniens où qu'ils soient dans le monde sont debout et vivants, leur culture se diffuse, malgré l'obstacle de la langue, leurs chants, danses et musiques, leurs usages, leur nourriture, leur patrimoine est là et bien là malgré la perte. En quelques générations, on assiste à un retournement, bien qu'encore progressif et lent, celui de la définition de l'Arménien comme victime à celui de l'Arménien qui rayonne dans toute sa diversité. La messe de canonisation à Etchmiadzine des 1,5 millions de victimes du génocide n'avait pas d'autre sens et a profondément marqué les esprits à travers le monde : en proclamant ces victimes comme autant de Saints, les Arméniens inversent les stigmates. 2015 doit donc être l'occasion d'une nouvelle ère pour tout Arménien d'une part, et pour enfin stabiliser une Arménie et en faire un pays où il fasse bon vivre d'autre part.

Laurence Ritter, journaliste, sociologue, projet de la francophonie à KASA



Com Tu veux!

Numéro 10

La Gazette de la Fondation KASA pour les francophones

mars - mai
2015

Armen Tchakmichian, Directeur de la boulangerie Baguette & co.



- Date de création : avril 2015
- Implantation : Erevan
- Langues pratiquées : arménien, russe, français
- Nombre de collaborateurs : 32
- Adresse du siège social : 20 rue Abovyan

Vous êtes arménien, né à Gumri, mais vous avez vécu en France avant de rentrer au pays. Pouvez-vous nous raconter votre parcours ?

Je suis parti de Gumri en 1989 avec l'aide de l'association SPFA. Mon but était de trouver de quoi vivre et de faire des études. Je suis parti en France car j'ai rencontré SPFA, sinon je serais allé dans un autre pays. De 1989 à 2004, j'ai vécu en France, où j'ai eu l'occasion tout d'abord de faire mes études en Sciences économiques à l'université de Marne-la-Vallée, puis de travailler, et quand je dis travail, je parle de petits boulots, souvent très humbles. Avec le temps, j'ai eu la chance de travailler dans de grandes entreprises, comme L'Oréal, où je suis resté 8 ans, dont 5 ans comme directeur commercial. De 2004 à 2013, j'ai vécu et travaillé en Ukraine, au Kazakhstan et en Russie, car L'Oréal a des filiales dans beaucoup de pays de l'Est.

Qu'est-ce qui vous a poussé à rentrer en Arménie ?

Déjà, mes origines. Ce serait bien d'exercer une activité là où l'on est né, là où l'on se sent bien, où l'on connaît les gens. Ce retour n'était pas prévu. En 1989, quand j'étais parti, je voulais quitter le pays et c'est tout. Quand on a 16 ans, vous voulez quitter le pays parce que vous êtes mécontent et malheureux. En 1989, après le tremblement de terre de Gumri, il y avait de forts risques d'être malheureux en Arménie. Puis, avec le temps, et surtout parce que j'habitais en Ukraine, qui est proche

de l'Arménie, et parce que j'ai encore de la famille ici, j'ai décidé, avec mon frère, de rentrer en Arménie et de commencer une nouvelle aventure.

Parlez-nous de votre parcours professionnel.

Mon parcours n'est en fait pas lié à la boulangerie-pâtisserie. Mais après mon expérience en Ukraine, j'avais envie de me lancer dans quelque chose de nouveau, dans un projet plus personnel. L'envie d'entreprendre était toujours là, c'est pour cela aussi qu'à la fin, j'ai décidé de quitter l'Oréal et de monter cette entreprise. Il y a quelque temps, je vivais à Tbilissi, et j'avais rencontré un français qui vivait là et qui avait monté une boulangerie. J'y me rendais souvent et j'avais vu que cette affaire marchait bien.

En quelle année avez-vous ouvert votre boulangerie ?

J'ai ouvert le 22 avril 2015, c'est tout récent!

Une photo de Charles Aznavour visitant votre boulangerie lors de l'inauguration trône à l'entrée de votre local. Vous en êtes bien fier...

Oui ! Il était en visite à Erevan pour la commémoration du centenaire du génocide arménien. Ma belle-sœur travaille pour l'ambassade d'Arménie en Suisse, et Charles Aznavour est l'ambassadeur de ce pays, de sorte qu'ils étaient en lien. Ma belle-sœur est venue en visite à Erevan avec lui, ils passaient à côté de la boulangerie, et nous lui avons proposé de venir manger un sandwich chez

www.kasa.am

nous. A ce moment là, il y avait aussi beaucoup de journalistes internationaux comme locaux tout autour de lui... bref, toute le monde posait des questions à Aznavour, cela a été un beau moment.

Qui sont vos boulangers-pâtisseries ?

Ils sont deux, tous deux français, l'un pâtissier, l'autre boulanger. Ils font partie de ces spécialistes qui font le tour du monde pour ce type de missions, c'est-à-dire des contrats qui vont d'un mois jusqu'à un an. Il s'agit de gens avec beaucoup d'expérience et qui travaillent pour des entrepreneurs qui mettent en place des boulangeries et des pâtisseries dans le monde entier. On les a choisis eux aussi parce qu'ils parlent plusieurs langues, par exemple, les nôtres parlent un peu de russe, car ils ont travaillé à Moscou. Ce sont des emplois très bien payés, et ils le méritent bien. Ils sont là comme formateurs pour des locaux afin que ceux-ci soient capables d'assurer une bonne qualité du produit au même rythme qu'eux.

Pouvez-vous nous présenter en quelques mots le concept de votre restaurant ?

Tout d'abord, garantir une nourriture saine. Nous n'utilisons ni additifs, ni colorants. Même pas de levure. A l'intérieur de nos locaux, il est interdit de fumer et nous ne servons pas d'alcool. C'est un endroit où l'on peut donc emmener des enfants. Enfin, nos produits sont artisanaux. On ne congèle rien, tout est produit sur place. Je voudrais aussi souligner que la plupart des ingrédients viennent de France, même la farine.

Qu'est-ce qui fait votre particularité ?

Tout d'abord, la marque française. C'est une boulangerie française de style français avec des produits français.

Quels sont les défis auxquels vous avez dû faire face lors de l'ouverture de votre boulangerie ?

Surtout administratifs. Il y a des démarches assez longues et complexes à faire. En plus il n'y a pas de règles bien fixées par l'administration locale. Beaucoup de choses se passent uniquement par oral....

Quel est votre public cible ? Quel type de personnes fréquente la boulangerie ?

Disons que nous avons trois catégories de clients. Tout d'abord les expatriés, donc des étrangers qui travaillent en Arménie. Puis ce qu'il convient d'appeler "le haut du marché arménien", les gens avec plus de possibilités financières. Et enfin les touristes.

Quel est le rôle de la langue française dans votre travail ?

C'est un outil et c'est un plus, mais ce n'est pas obligatoire de parler le français pour travailler chez nous. Mais s'ils connaissent le français, c'est mieux, surtout dans les emplois liés à la vente, car nous avons pas mal de français qui passent, comme les touristes, par exemple...

Que pensez-vous des formations dans le domaine de la restauration dispensées en Arménie ?

Je parlerais plutôt de l'absence de formation en Arménie. La formation ici est très décevante, dans la vente tout comme dans la production. Le niveau de motivation

de la part des professeurs et, donc, des élèves, est très bas. La plupart des gens que nous avons recrutés ont acquis de l'expérience chez nous. Il faut aussi prendre en compte que les exigences de la plupart des clients sont médiocres. Pour eux un croissant est un croissant, ils ne regardent pas si la qualité est bonne ou pas, donc, le manque de formation est aussi lié au manque de demande de services de qualité.

Quelles sont les opportunités d'emploi en Arménie pour un jeune qui s'intéresse à la pâtisserie et quelles compétences doit-il acquérir ?

Il y a des opportunités, c'est certain, il y a suffisamment d'entreprises intéressantes à Erevan. Mais il faut posséder une forte motivation, car c'est un travail difficile, même si on est bien payé: il faut se lever tôt et beaucoup travailler.

Quelles qualités doit posséder un dirigeant de ce type d'entreprise ?

Beaucoup de patience ! Beaucoup. Nous avons l'habitude des procédures de l'Ouest, qui sont assez claires, alors qu'ici tout est plus compliqué et flou. Et aussi une bonne dose d'énergie.

Que pouvons-nous souhaiter à vous personnellement et à votre boulangerie ?

D'ouvrir encore deux locaux.

Alors nous vous souhaitons d'en ouvrir encore plutôt trois ou quatre !

Ah, oui, merci !



De l'importance de connaître ses classiques...



Consultez
la bibliothèque
de KASA en ligne

EspaceS KASA dispose rue Nalbandian 29 d'une bibliothèque francophone importante. A l'heure des tablettes et des livres électroniques, on néglige souvent ce type de ressources – mais qui a les moyens de s'acheter des livres en ligne ou d'ailleurs, des livres tout court ? Aussi, sachez qu'ici vous trouverez tant la littérature classique que moderne et contemporaine, avec un important fonds de littérature suisse romande, à découvrir, mais aussi, des ouvrages de théologie, philosophie, psychologie, sociologie, sciences politiques, économie et tourisme. Sans oublier l'*Encyclopedia Universalis* et de nombreux dictionnaires. L'emprunt des livres est gratuit, il suffit de s'inscrire – et de les rapporter...

A l'heure où en France et dans d'autres pays, les débats sur les réformes de l'éducation vont bon train, l'importance de la littérature et de la culture du livre semble de plus en plus s'estomper. Certes, on lit, mais que lit-on ? Et comment lit-on ? Dans notre bibliothèque, nous n'oublions pas la lecture purement récréative, avec des romans policiers et des romans modernes. Mais les « classiques », oui, disons-le, restent importants. Pour au moins deux raisons : la première est que la littérature romanesque est finalement très jeune, et a été et reste un moyen d'appréhender tant la réalité que l'imaginaire ; la deuxième est que ces classiques nous parlent d'époques qui nous paraissent anciennes mais qui, finalement, connaissaient déjà les problématiques auxquelles nombre de pays sont confrontés, à savoir les problématiques sociales.

Emile Zola (1840-1902), monument de la littérature française à travers sa fresque des *Rougon-Macquart*, décrit son époque et, en relisant certaines de ses œuvres, on s'aperçoit que près de 150 ans avant, Zola avait déjà compris nombre de ressorts de notre société moderne ou post-moderne. Prenons *Au bonheur des Dames*: avant l'heure, Zola décrit la férocité du marketing, la manière dont on parvient à vendre non pas l'essentiel – mais le superflu, soit le ressort même de nos sociétés actuelles. On passe du besoin à l'envie, et l'envie humaine est quasi illimitée... Dans le livre, Zola décrit également les conditions de travail des employés des premiers Grands Magasins, qui dès la moitié du XIX^{ème} siècle, fleurissent à Paris. Aujourd'hui, on peut parfaitement regarder cette œuvre comme préfigurant ce que sont les systèmes non plus des grands magasins, mais de nos supermarchés et mêmes hypermarchés. Publicité, soldes, remises – tout est déjà expliqué sur la manière dont on conduit le gens à surconsommer et donc, non pas à se satisfaire, mais à entrer dans la spirale de l'achat-plaisir. Lequel est coûteux, déraisonnable, creuse le budget de familles déjà peu fortunées. L'analyse de Zola est tristement valable de nos jours : mêmes stratégies, mêmes effets, en démultiplié grâce aux nouvelles technologies. Inspiré par les idées socialistes, engagé politiquement, Zola n'est pas neutre, ses œuvres non plus, mais elles parlent d'un monde qui finalement, loin de s'être écroulé, entend prospérer, un monde où l'économie ne sert pas l'humain, mais l'asservit.

Alors, à tous ceux qui pensent que dans nos écoles européennes, les langues anciennes, la littérature ou les arts n'ont pas ou plus leur place, relisez vos classiques – ils avaient déjà tout prévu plus d'un siècle avant...

Nous recherchons des volontaires pour rejoindre notre équipe de journalistes:

[envoyez votre CV et lettre de motivation](#)

Contacts
Fondation
Humanitaire
Suisse KASA

Présidente de la rédaction: Monique Bondolfi

Rédactrice en chef: Anna Tchopourian,

Journalistes: Laurence Ritter, Maxence Smaniotto

Graphisme: Anna Tchopourian Photographie: Jan Mrug, Saro Hovhannisyan

Conférences

« La femme en Arménie : défis et opportunités »



Le 16 mai, à Gumri, et le 23 du même mois, à Erevan, ont eu lieu deux conférences intitulées « La femme en Arménie : défis et opportunités », toutes deux animées par Lara Aharonian, codirectrice de l'ONG Woman's Ressources Center Armenia (WRCA).

En 2015, l'Arménie reste encore un pays fortement traditionaliste, où les rôles entre les deux sexes sont bien établis depuis des siècles, et qui, malgré les indéniables changements survenus au cours des dernières années, restent encore figés, surtout dans les provinces. Les nombreux cas de violence conjugale et de mise à l'écart de la femme de toutes activités économiques

et politiques attestent de cette vision patriarcale de la société encore bien enracinée, et dans laquelle les violences envers les femmes sont souvent couvertes par une véritable omerta.

Lara Aharonian, arménienne originaire du Liban et diplômée de sociologie de l'université de Montréal, a donc fait état de l'actuel rôle de la femme en Arménie, tout en présentant le travail de son ONG, qui vise à informer, aider, soutenir, défendre la dignité des femmes et des filles arméniennes, souvent reléguées au rôle de « deuxième mère », « d'ange du foyer familial », ou, au contraire, « d'objet du désir ».

Un autre problème délicat a été abordé : celui de l'avortement sélectif. Depuis plusieurs années, les arméniennes, en partie sous la pression de leur entourage, recourent à la pratique de l'avortement sélectif pour ainsi favoriser la naissance des garçons au détriment des filles. Cette pratique aura des conséquences catastrophiques dans les prochaines années. Après la Chine, et au même niveau que l'Azerbaïdjan, l'Arménie est le pays qui utilise le plus l'avortement sélectif des filles. Selon le Fonds des Nations Unies pour la population (FNUAP), on compte normalement 104 naissances de garçons pour 100 naissances de filles, mais en Arménie on enregistre 114 garçons pour 100 filles. Une disparité importante, qui atteint des proportions inconcevables dans la province du Gegharkunik, où pour 100 filles nées, on trouve 127 garçons.

Pour Lara Aharonian, il faut donc informer, responsabiliser et, s'il le faut, manifester d'une manière active pour ainsi changer tant les mentalités que les lois qui, souvent datent encore de l'époque soviétique et qui ne donnent aucune place à la dignité d'une femme battue ou violée.

Et pour le faire, il faut aussi reprendre en main la tradition arménienne : Mkhitar Goch, théologien et juriste du moyen âge, Zabel Yesayan, écrivaine et activiste pour les droits des femmes, et beaucoup d'autres, intellectuels comme femmes *fedayin*, qui se sont engagés pour que les femmes aient plus de droits dans la société, arménienne tout comme mondiale.

Les débats qui ont suivi les deux rencontres ont été très actifs, signe de l'intérêt porté par les participants sur le sujet de la place et du rôle de la femme en Arménie.

Pour tous ceux qui veulent en savoir un peu plus sur cette ONG, voici l'adresse de leur centre :

www.womenofarmenia.org



Com Tu veux!

La Gazette de la Fondation KASA pour les francophones



Le Centre d'Enseignement Professionnel Franco-Arménien: une formation de qualité pour accéder au monde du travail



Inauguré le 21 juin 2002 avec le soutien de l'ambassade de France et à l'initiative de l'Association Rhône-Arménie Fondation Échanges (RAFE), le Centre d'Enseignement Professionnel Franco-Arménien (CEPFA) s'est imposé au fil des ans comme l'un des centres de formation professionnelle arménien parmi les plus qualifiés et renommés du pays. Le but du centre est, tout d'abord, de valoriser la synergie et la coopération entre la France et l'Arménie pour tout ce qui concerne le monde de l'enseignement et de l'apprentissage; ensuite, d'offrir aux jeunes arméniens qui le souhaitent des possibilités concrètes d'apprendre un métier qui leur facilite l'accès au marché du travail. Ces buts sont conformes aux accords de coopération culturelle, scientifique et technique signés en 1995 entre les gouvernements de France et d'Arménie, accords qui visent à renforcer les liens historiques et culturels qui ont toujours caractérisé les relations entre les deux pays.

Le CEPFA propose des formations d'une durée d'un à trois ans dans cinq domaines : l'hôtellerie, restauration et tourisme ; coiffure et esthétique ; mode et couture ; fabrication de prothèses dentaires. L'enseignement des langues française et anglaise fait partie intégrante de chacun des cursus. Les nouvelles technologies occupent une place importante dans la philosophie du centre : tout le matériel professionnel est neuf et acheminé depuis Lyon, chaque apprenti dispose d'un poste individuel, et le centre dispose de trois salles informatiques. Les formations dispensées par CEPFA ne visent pas seulement à faciliter l'accès au travail, mais aussi à favoriser l'essor d'une micro-économie, malheureusement encore peu développée en Arménie. Dans cette perspective le centre d'enseignement professionnel se révèle unique en son genre en Arménie, vu qu'il lie pédagogie, apprentissage des langues étrangères, nouvelles technologies et vision participative de la petite et moyenne entreprise.

Pour plus d'informations, contacter le (010) 57 85 33/34 ou envoyer un mail à l'adresse suivante : gestion@fcepfa.am